

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 FÉVRIER 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Poésie : Le chant de l'ouvrier, par J. B. Caouette.—La femme canadienne, par Ulric Barthe.—Rémiscence du pas-é, par J. Ubald Brûlé ptre.—A l'emporte-pièce, par Over There.—L'homme et les mondes, par L. A. Gouzeon.—L'héroïne de Louisbourg, par Adam Mizare.—La femme modèle.—Primes du mois de janvier : Listes des numéros gagnants.—Connaissances Utiles.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Les échecs.—Feuilletons : Guet-Apens (suite).—Sans Mère.

GRAVURES : Portrait de Madame Albani.—Madame Albani dans huit des principaux rôles de son répertoire.—Portraits du général Boulanger et de M. Jacques.—Gravures du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	•	•	•	•	\$50
2 ^{me} "	•	•	•	•	25
3 ^{me} "	•	•	•	•	15
4 ^{me} "	•	•	•	•	10
5 ^{me} "	•	•	•	•	5
6 ^{me} "	•	•	•	•	4
7 ^{me} "	•	•	•	•	3
8 ^{me} "	•	•	•	•	2
86 Primes, à \$1	•	•	•	•	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'Assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40, Place Jacques Cartier.



Il me faut donc vous parler encore du général Boulanger, puisque la direction, obéissant du reste, en cela, aux besoins de l'actualité, a décidé de publier les portraits des deux candidats à l'élection qui vient de faire tant de bruit dans le monde.

Avouez que cette élection était très curieuse !

Le problème posé était celui-ci : lequel des deux, du ministère ou des boulangistes, est le plus fort à Paris ? Et il est arrivé que le général Boulanger a été élu par je ne sais combien de centaines de mille braves gens qui sont tout prêts à le jeter à l'eau à la première occasion.

Le ministère avait choisi monsieur Jacques, qui s'en est allé Jacques comme devant, mais, est-ce à dire pour cela que son adversaire a été élu par ses partisans ?

Je ne le crois pas, car si on enlevait à l'élu les voix orléanistes, bonapartistes, jérômistes, etc., sans oublier celles des amis de Louise Michel, la grande anarchiste-communarde, il est bien probable qu'on serait très embarrassé de trouver des boulangistes.

Ainsi qu'on l'a déjà dit, en faisant un affreux jeu de mots, la majorité a voté pour le général, mais ce n'est pas Boulanger qui est général c'est le mécontentement.

Quoiqu'il en soit, les électeurs l'ont élu.

* * * Maintenant, voici quelques renseignements biographiques qui pourraient intéresser mes lecteurs ; ils sont empruntés au *New-York Herald*.

George-Ernest-Jean-Marie Boulanger est né à Rennes en avril 1837. Sorti de l'école de Saint-Cyr en 1856, il devint capitaine en 1862, commandant en juillet 1870, lieutenant-colonel en novembre 1870, colonel en 1874, général de brigade en 1880, général de division en 1884 et ministre de la guerre le 7 janvier 1886.

Il fut blessé à Turbigo, en Italie, en 1859 ; à la bataille de Trai-Dran, en Cochinchine, 1862, et à la bataille de Champigny, sous Paris, 1870.

Comme ministre de la guerre, le général Boulanger brilla à la fois comme l'ami du soldat et comme la personnification du patriotisme militaire. Ce fut au point que son nom et ses façons d'agir excitèrent si profondément l'attention à Berlin que les citoyens clairvoyants comprirent que le général pouvait fournir au prince de Bismarck des motifs plausibles pour des représentations officielles qui se termineraient soit par la guerre entre la France et l'Allemagne, soit par l'humiliation de la France.

Pour cette raison, on jugea prudent de se débarrasser de ce ministre inflammable et dans ce but la Chambre renversa le cabinet dont il faisait partie.

Le ministère qui lui succéda envoya le général Boulanger à Clermont-Ferrand, comme commandant du 13^e corps d'armée. Mécontent de ce rôle plus humble, le général commença à conspirer pour son propre avancement, par des voies subreptices. Il ne réussit pas à tenir ses agissements secrets, et il fut mis aux arrêts pour avoir manqué à la discipline.

Agissant, sans aucun doute, avec l'intention arrêtée de forcer le ministre, son successeur, à lui rendre sa liberté en le rayant des cadres de l'armée, le général Boulanger continua son attitude d'insubordination, et enfin, il obtint la liberté qu'il désirait. Un conseil, composé de généraux, ses collègues, l'expulsa de l'armée. Il profita de sa liberté pour entrer à la Chambre. Dans un discours qu'il se hâta de prononcer, il fit une triste figure et donna sa démission. Puis il provoqua M. Floquet en duel et fut grièvement blessé. Deux mois après, il était élu dans trois départements : la Somme, la Charente-Inférieure et le Nord.

Quand à sa conduite envers le duc d'Aumale dont il avait sollicité l'appui, on la connaît, et on sait qu'il a grandement contribué à le faire exiler ainsi que les autres princes de la famille d'Orléans.

* * * Un journaliste parisien, Henry Maret, s'exprimait ainsi sur le compte du général Boulanger, quelques jours avant l'élection :

Je vois bien, général, que vous vous prenez pour un grand homme. C'est votre avis. C'est aussi celui de Laguerre et de Vergoin. Nous, nous nous méfions. Les grands hommes se révèlent d'ordinaire par d'autres actes. Il nous semble que passer la majeure partie de son temps à poser devant des photographes, et le reste à rédiger des réclames électorales, constitue une mauvaise préparation à gagner des batailles. Beaucoup de ceux qui vous connaissent mieux que nous, ont peu de foi dans votre mérite exceptionnel. Voulez-vous que je vous dise toute la vérité ? Eh bien ! nous sommes persuadés que si, par malheur, votre vœu se réalisait et qu'en possession du pouvoir, vous fussiez le chef de l'armée, vous seriez incapable de la conduire.

Mais, me direz-vous, je ne tiens pas autant que cela à faire la guerre.

Général, je vous crois. Je crois que vous tenez surtout à être le maître de la France, et que si on voulait vous la laisser gouverner paisiblement, vous prendriez votre mal en patience. Par malheur, cela est impossible, et, eussiez-vous les meilleures intentions du monde, il est une chose qu'on ne saurait trop répéter aux électeurs, c'est que votre avènement est fatalement la guerre.

Savez-vous pourquoi ? Eh ! mon Dieu ! c'est bien simple. Vous promettez tout : ce qui est aisé, quand on n'est rien...

...Un jour, ce sont les actionnaires de Panama à qui vous promettez de rembourser avec l'argent des contribuables ; le lendemain, c'est aux contribuables que vous promettez de ne plus demander d'argent. Hier vous vous engagez vis à vis des marchands de vins, aujourd'hui vous vous liez vis à vis des consommateurs, vous assurez des traitements supérieurs à tous les officiers, à tous les employés ; cependant vous ferez des économies dans le budget, car vous jurez qu'il n'y aura point de déficit. Augmenter les ressources du Trésor, sans rien demander au contribuable, cela n'est pour vous qu'un jeu.

...Vous ferez tout pour l'ouvrier, et tout aussi pour le bourgeois. Vous contenterez le pauvre et le riche, vous concilierez le Grand Turc avec la République de Venise, et vous n'ôterez rien à la liberté, tout en ajoutant à la dictature. Tous les commerces seront protégés, même quand la protection de l'un est incompatible avec celle de l'autre. Vous rendrez à la France sa gloire, au négoce sa prospérité, au paysan son blé, au pauvre diable son pain, aux curés les élèves des instituteurs, aux instituteurs les élèves des curés, à la justice son prestige, et à mademoiselle X... sa vertu. En outre, vous paierez vos dettes.

Eh bien, le jour où la France se remettrait entre vos mains, serait le jour de l'échéance. Il faudrait s'acquitter. Or, vous savez mieux que personne, que cela vous serait impossible.

Dans ces cas-là, il n'y a qu'un dérivatif, la guerre. Seule la victoire peut faire oublier les serments, tuer les réclames, étouffer les revendications. Quant à la défaite, elle effacerait avec vous jusqu'au nom de la patrie.

Je suis de l'avis de M. Maret, l'élection de Boulanger signifie certainement des coups de fusil sur le Rhin ou.....dans la rue.

Peut-être les deux.

* * * Quand aux journaux amis de la cause du général, le ton qu'ils avaient adopté était des plus significatifs et les articles pouvaient se résumer ainsi :

Votons pour l'ennemi du gouvernement actuel,

et tuons la république avec Boulanger qui se dit républicain.

Mais il y avait toujours ce gravé sous entendu : Demain nous le mettrons de côté et nous nous battons entre nous.

Toute l'Europe a appris avec stupeur la décision de Paris.

Et voilà la situation.

* * * C'est avec plaisir, maintenant, que je m'acquiesce du devoir de vous dire quelques mots d'une autre célébrité qui, elle aussi, fait beaucoup de bruit, mais d'un genre tout à fait différent ; je veux parler de la gracieuse Albani.

La charmante artiste est venue revoir les neiges du pays natal, et chacun s'est empressé de faire fête à l'enfant aimé.

Je l'ai vue le soir de son arrivée à Québec, alors qu'elle assistait à une séance de l'Assemblée Législative, écoutant, souriante, une grave discussion dans laquelle tout le monde parlait de travers... ; (n'oubliez pas l'e mon vieux typo) de la traverse de Québec à Lévi, et, vraiment, on aurait cru que cela l'amusait.

La jeunesse dont elle porte le nom lui est restée fidèle et, en voyant ses fraîches couleurs, j'ai constaté avec plaisir que le vent de nord-est, ce vent si rude d'ordinaire, s'était montré galant envers elle, en lui mettant des roses aux joues et des brillants dans les yeux.

Mais, qu'ai-je lu dans les journaux ? que c'était un voyage d'adieu ?

Oh ! de grâce, madame, ne prononcez pas ce mot si plein de tristesse, si gros de larmes !

Nous vous reverrons ; vous voudrez revoir encore la maison où vous avez été bercée, les champs où vous avez couru autrefois, le clocher dont vous avez gardé le souvenir, la vieille église où vous avez prié, les amis que vous laissez, les neiges que vous avez aimées !

Adieu,..... jusqu'au revoir !

* * * Nous vous reverrons, mais, hélas ! il en est d'autres qui sont partis pour toujours, et qui jamais ne reviendront !

L'ex-vice-consul de France, Charles Ovide Perault vient de mourir, plein de jeunesse et de force, alors qu'il semblait devoir vivre longtemps encore, à peine âgé de quarante six ans !

Le prince Rodolphe d'Autriche, fils de l'Empereur, vient aussi de disparaître dans des circonstances assez étranges pour faire croire à un assassinat.

C'est une perte pour la France, car, si ce que l'on raconte est vrai, il n'aimait pas Guillaume II empereur d'Allemagne qu'il reconnaissait comme un homme orgueilleux, sans valeur et qui ne sait que haïr tout ce qui est français.

* * * Par contre, Dieu merci ! il est des morts qui se portent bien, témoin ce brave Faucher de Saint-Maurice.

Pendant notre séjour à Paris, Hébert (le statuaire) se promenait un jour avec Faucher, quand, en passant rue du Bac, l'artiste fit remarquer à son compagnon quelque chose, un livre exposé chez un libraire, en la fort bonne compagnie d'ouvrages des premiers écrivains français.

—Tiens ! dit Faucher, *A la Brunante*, un de mes livres ! Justement, j'en ai besoin, l'ayant promis à Claretie. Entrons !

—Combien ce livre, *A la Brunante* ?

—Vingt francs, monsieur.

—Vingt francs, c'est bien cher, ce me semble ?

—Non, monsieur, l'auteur, un Canadien, est mort depuis peu ; ses ouvrages sont très rares et très demandés. Prenez-le à vingt francs, croyez-moi, il en vaudra trente dans quelques jours.

—C'est votre dernier prix ?

—Le dernier.

Faucher paya royalement et s'en alla, tout surpris de voir que sa plume était si estimée en France, et tout heureux de se sentir si vigoureux et si vivant... quoique mort.

—Ah ! mon cher, dit-il à Hébert en partant, si j'étais vraiment mort, je crois que je ferais fortune.

LÉON LEDIEU